



Erwan Sommerer
et Jean Zaganianis (*coord.*)

L'OBSCURANTISME

Formes anciennes et nouvelles
d'une notion controversée

Postface de Paul Zawadzki

L'Harmattan

Chapitre 11

Racisme et antisémitisme : une analyse conceptuelle¹

Anna C. Zielinska

Que disent le racisme et l'antisémitisme ? Le racisme et l'antisémitisme peuvent *dire* quelque chose de deux façons : en prononçant les discours propres à leurs idéologies et en étant des symptômes de certains phénomènes psychologiques ou sociaux. Dans cette étude qui vise à esquisser les différences fondamentales entre le racisme et l'antisémitisme dans certaines sociétés occidentales, je ne voudrais pas me concentrer sur les « actions racistes » ni sur les « actions antisémites ». Sans doute, celles-ci pourraient constituer des contre-exemples aux thèses dont il sera question par la suite. Il semble pourtant que ce type d'actions ne soit lié qu'accidentellement (surtout dans le cas du racisme, j'y reviendrai) à l'idéologie qu'il épouse. Si par les « actions » racistes ou antisémites nous comprenons les violences physiques infligées à certains membres de la population, ce problème ne concerne pas la théorie, mais la loi ; le seul enseignement que l'on pourrait tirer de l'étude de ces cas est leur inadaptation sociale profonde et pathologique. Ici, la sphère qui m'intéresse est celle de la légalité, de ce qui n'est donc pas explicitement proscrit par la loi, car c'est précisément elle qui inclut, de la manière la plus troublante, les convictions et comportements racistes et antisémites « ordinaires ». Les examiner nécessite toutefois une interrogation sur les origines ainsi que sur les fonctions sociales de ces deux phénomènes. La méthode de cette étude est proche de celle de la grammaire², car il s'agit d'étudier les usages de certains termes du point de vue historique, culturel, philosophique, afin de se donner des outils pour évaluer les usages en question. Le pari est sans doute risqué étant donné la diversité des champs que j'aimerais couvrir ainsi ; il se peut toutefois

¹ Je tiens à remercier Luc Faucher ainsi que les éditeurs du volume pour leurs remarques très précieuses qui ont permis à ce texte d'évoluer.

² Selon le *Petit Robert*, la grammaire consiste entre autres en « Étude systématique des éléments constitutifs d'une langue [...]. Étude des formes et des fonctions » (*Le Petit Robert*, Édition Cd-rom, 2001); mon usage de la notion de grammaire va précisément dans ce sens.

que l'absence d'une telle approche synthétique soit parfois à l'origine de bien des impasses.

En 1963, Jacques Lacan s'est écrié lors d'un de ses séminaires : « *nous sommes tous des racistes* »¹ ; il fallait l'entendre au sens : nous le sommes et nous le serons toujours, car le racisme répond à un besoin profond et non explicité de l'esprit. Une telle déclaration pourrait être accueillie comme dangereuse, car elle met fin à tout espoir de se défaire de ce phénomène tout en le justifiant, donc en affaiblissant les raisons pour le combattre. Elle pourrait être toutefois accueillie comme une découverte rassurante, car elle montrerait une fois pour toutes que le racisme n'est pas un problème de l'autre, mais du raciste. Mon texte vise de son côté à suggérer que la déclaration de Lacan est tout simplement fautive, car elle assigne au racisme des caractéristiques naturelles ou essentialistes qui ne sont guère les siennes ; je traiterai alors de la question du racisme comme d'un phénomène propre à un certain moment de l'histoire et impossible à réduire à des facteurs endogènes liés à la peur de l'inconnu. La deuxième partie du présent texte traitera en revanche de l'antisémitisme qui, contrairement au racisme, ne se laisse pas expliquer uniquement par son histoire. Je m'efforcerai enfin de montrer quels éléments font du racisme un phénomène moins pérenne que l'antisémitisme, et quelles conséquences devraient en être tirées par ceux qui combattent ces deux phénomènes. Face à la complexité des phénomènes décrits, je défendrai l'idée selon laquelle nous ne gagnerons rien à suivre les discours qui infantilisent les positions raciste et antisémite, ni lorsqu'il s'agit de les comprendre, ni lorsqu'il s'agit de les combattre. Il m'importe d'éviter ce que Pierre-André Taguieff dénonçait comme un « *nouvel obscurantisme* », qui consiste à idéologiser l'antiracisme en le rendant ainsi impuissant et contreproductif².

1. Racisme

Les origines du racisme

En 1940³, Ruth Benedict définissait le terme relativement inconnu à son époque, le « racisme », comme le « *dogme selon lequel un groupe ethnique est condamné par nature à l'infériorité congénitale tandis qu'un autre groupe est*

¹ J. Lacan, Conférence du 14 octobre 1972 à l'École belge de psychanalyse, <http://aejcpp.free.fr/lacan/1972-10-14b.htm>.

² P.-A. Taguieff, *La force du préjugé*, Paris, La Découverte, 1987, p. 20.

³ Il est vrai qu'historiquement le mot « racisme » fut employé pour la première fois pour décrire le phénomène d'antisémitisme en Allemagne du début du XX^e siècle. Nous tenterons toutefois de montrer, dans la suite de notre travail, que le terme racisme tel qu'il est utilisé aujourd'hui n'est pertinent que dans les idéologies et pratiques fondées sur la conviction de l'infériorité d'un peuple conquis.

destiné à la supériorité congénitale »¹. Les auteurs des années 1960 engagés dans le mouvement des droits civiques pour les Noirs, Stokeley Carmichael et Charles Hamilton, soulignaient que l'essence du racisme consiste dans la volonté politique dont l'objectif est de « *subordonner un groupe racial et de maintenir un contrôle sur lui* »². Sans entrer dans les détails de la situation actuelle qui semble être un peu plus complexe, je pense que ces deux derniers auteurs ont parfaitement saisi la nature politique et contextualisée du racisme. Cette définition interdit alors de considérer comme *racistes* les préjugés haineux et les actes en découlant à l'égard des Blancs. Il en est autrement pour bien d'autres chercheurs ; par exemple Lawrence Blum, qui élargit considérablement la notion de racisme, maintient que les attitudes racistes sont simplement celles qui engagent des préjugés raciaux³. Cet élargissement semble cependant effacer les origines historiques du racisme anti-noir que je tenterai d'esquisser tout de suite, et confondre le racisme avec l'aversion (qui, dans l'histoire, a été déclinée de diverses façons) à l'égard de l'autre, dont il sera question plus loin. Et même si la présente réflexion se saurait dépasser le cadre de la culture occidentale, on peut espérer que cette limitation la prémunira contre les généralisations vertigineuses.

Le racisme a une histoire courte et relativement bien connue. Je suis volontiers Louis L. Snyder qui, dans *Race and History* (1962), note la quasi inexistence du phénomène raciste dans le monde avant la Révolution française. Il serait « *historiquement concomitant avec le nationalisme et l'impérialisme modernes* »⁴. L'idée est reprise en 1976 par Poliakov, Delacampagne et Girard, qui insistent très justement sur la distinction entre le racisme et l'ethnocentrisme⁵, celui-ci étant une invention relativement nouvelle, celui-là étant tout à fait universel et existant dans toutes les communautés. Avant l'avènement du racisme, les rencontres avec des personnes ayant des caractéristiques physiques extérieures différentes se limitaient à la lutte pour la terre et à des larcins mutuels, au nom d'un ethnocentrisme qui n'était guère condamnable à cette époque. La période de la colonisation, amorcée au XVI^e siècle et qui dura jusqu'au XIX^e, a changé cette situation, car les Européens avaient besoin d'une idéologie susceptible de justifier leur position économiquement dominante dans les territoires conquis. L'instauration d'une hiérarchie fondée sur des caractéristiques facilement discernables (couleur de la peau) était une solution parfaite pour atteindre cette fin. Ensuite, les

¹ M. Banton, « Racism », in E. Cashmore, *Encyclopedia of Race and Ethnic Studies*, London & New York, Routledge, 2004, p. 349.

² *Idem*.

³ L. Blum, « *I'm not a racist, but...* » : *The Moral Quandary of Race*, Ithaca, Cornell University Press, 2002, p. 50.

⁴ L. Snyder, *Race and History*, Princeton, N.J., Van Nostrand, 1962 ; la citation vient du recueil E. Cashmore et J. Jennings (éds), *Racism : Essential Readings*, London, Sage Publications, 2001, p. 91.

⁵ L. Poliakov, C. Delacampagne et P. Girard, *Le Racisme*, Paris, Seghers, 1976, p. 29.

caractérisations secondaires relatives à ces créatures différentes pouvaient changer (on théorisait alors sur l'absence d'âme, de langage, de Dieu, la culture jugée barbare, etc.), mais l'objectif semblait toutefois être atteint. On retrouve ici également l'idée de Poliakov, de Delacampagne et de Girard, qui notent bien que « *le raciste n'est pas un contemplatif, il a seulement besoin de quelques idées forces pour justifier l'exaltation de sa race, et le dénigrement des autres* »¹.

Il n'est toutefois plus possible de suivre ces mêmes auteurs dans leur conviction que le raciste « *se "fabrique" un contenu, en inventant des différences raciales, évidemment imaginaires* »². Il semble au contraire qu'aujourd'hui, le raciste interprète ses observations de façon à ignorer les facteurs culturels et sociaux, en attribuant le fruit de ses observations à la caractéristique unique qui est la race, alors que cette dernière ne constituait au départ que l'un des aspects de l'apparence physique. C'est une caractéristique essentielle³. Poliakov, Delacampagne et Girard maintiennent que les Juifs aussi bien que les Noirs et les Indiens, ont été « *tous victimes de formes de racismes* »⁴. Pourtant, si par racisme on comprend un phénomène fondé sur le besoin de justifier la colonisation et la soumission des peuples, l'antisémitisme contemporain observé par ce prisme, surtout au XX^e siècle, devient tout à fait obscur. Les Juifs, contrairement aux peuples colonisés, n'avaient pas de terre, il ne s'agissait pas de voler leur propriété (même si en réalité nombreux sont les Allemands, les Russes et les Polonais qui ont profité matériellement de la Shoah⁵). Celui qui donna l'ordre de procéder à la solution finale ne les considérait sans doute pas comme d'une certaine manière « inférieurs » à lui, car il leur attribuait dans son ouvrage le plus connu une intelligence supérieure qui opère sans se manifester et qui non seulement veut posséder l'âme du monde, mais a toutes les chances d'y parvenir⁶. Si le racisme est ce dont souffrent avant tout les descendants des esclaves, alors on peut décrire clairement les origines de ce phénomène et les conditions qui le rendent possible. Il n'y a aucune raison pour l'élargir à toutes les formes d'hostilité

¹ *Idem*, p. 23.

² *Idem*, p. 30.

³ Une idée analogue est présente dans la distinction entre la causation sociale endogène et exogène proposée par Glenn C. Loury (« Racial Stigma: Toward a New Paradigm for Discrimination Theory », in *The American Economic Review* 93 (2003), pp. 334-337).

⁴ Poliakov, Delacampagne & Girard, *op. cit.*, p. 37.

⁵ Cf. par exemple J.T. Gross (*Fear: Anti-Semitism in Poland After Auschwitz*, Random House, 2006) et ses descriptions de fouilles sur le terrain du camp à Treblinka. Selon cet auteur, l'antisémitisme polonais postérieur à la Seconde Guerre était fondée sur la peur du retour des Juifs qui allaient récupérer leurs biens repris pendant la guerre par des Polonais. Selon Gross, « *les gens n'agissaient pas à partir de leurs fantaisies vampiriques ou judeo-communistes, pas plus qu'à partir de croyances et attitudes inculquées par les Nazis ; ils défendaient leurs intérêts réels* » (p. 247).

⁶ Cf. *Mein Kampf*, Nouvelles Éditions Latines, 1934, p. 71 ; en témoignent également les passages consacrés à la défense de la vérité des *Protocoles des Sages de Sion* (1^{re} partie, chap. 11).

entre les peuples et les individus, comme le font certains auteurs. Ainsi, il est question de s'opposer ici à l'idée formulée plus récemment par Christian Delacampagne, selon laquelle le racisme se résume à la haine des gens pour ce qu'ils sont, et non pas pour ce qu'ils font¹ ; son histoire du racisme remonte ainsi jusqu'à l'Antiquité et est bien plus longue que celle que nous proposons.

Je tenterai de montrer que, dans le cas du racisme, nous sommes confrontés à trois types de difficultés qui empêchent un traitement efficace de ce problème. La première est liée à la mécompréhension de la notion de « race », la deuxième à la confusion entre la xénophobie et le racisme qui tend à rendre les attitudes racistes naturelles et à évincer leurs origines historiques, et enfin la troisième qui infantilise le raciste en réduisant ses positions à des problèmes psychologiques (bien que ceux-ci puissent jouer un rôle non négligeable, mais insuffisant pour être éclairant). Comprendre ces difficultés permettra de préciser peu à peu les enjeux auxquels doit se confronter celui qui veut réfléchir sur les actions visant à faire disparaître le racisme. Il s'agit ici de donner des outils pour penser l'antiracisme qui passent nécessairement par la compréhension des enjeux du racisme lui-même².

Problème d'outils

Une esquisse de la problématique complexe engagée dans le phénomène du racisme vient d'être présentée. J'aimerais évoquer à présent une autre question qui semble obscurcir le débat autour des solutions qui pourraient remédier aux discriminations racistes : le conflit autour de la notion de « race ».

Dans les pays anglo-saxons, les origines ethniques, tout comme le sexe et l'âge, sont incluses dans les statistiques. En revanche en France, le fait même d'admettre l'existence des races ou des ethnies différentes provoque les accusations du « racisme » (bien que *Le Petit Robert* donne tort à cette conception³). Pour appuyer cette conception courante, on évoque souvent le préambule à la Constitution de 1946 (reprise en 1958), où il est question de l'égalité des droits de tout être humain. Pourtant, ce texte proclame bien l'indifférence de la loi à l'égard de la race et de la religion, en reconnaissant ainsi implicitement l'existence aussi bien de races que de religions diverses. Car en parlant des « races », nous ne sommes nullement condamnés au *racialisme*, qui, selon Kwame Anthony Appiah⁴, correspond à la croyance en l'existence de

¹ C. Delacampagne, *Une histoire du racisme*, Librairie Générale Française, 2000, p. 12.

² Nous espérons ainsi aider à échapper aux impasses de l'antiracisme idéologique mises en avant par Pierre-André Taguieff, dans *La force du préjugé*.

³ « Racisme : théorie de la hiérarchie des races, qui conclut à la nécessité de préserver la race dite supérieure de tout croisement, et à son droit de dominer les autres », *Le Petit Robert*, Édition Cd-rom, 2001.

⁴ K. A. Appiah, *In My Father's House: Africa in the Philosophy of Culture*, New York, Oxford University Press, 1992.

caractéristiques héréditaires immuables au sein de chaque race. Nous pouvons, avec le chercheur américain Eduardo Bonilla-Silva, utiliser une catégorie de race qui ne soit pas entendue de façon essentialiste, mais bien de façon sociale, qui soit donc susceptible de se modifier ou de disparaître. Luc Faucher va plus loin dans son essai de compréhension de la nature des races, et compare leur ontologie à celle des objets provoquant le dégoût, existant donc à titre de « qualités secondes » : elles ne sont alors pas réductibles à des facteurs psychologiques ou sociologiques, mais elles ne sont pas pour autant naturelles¹. Le fait qu'une catégorie soit socialement construite ne signifie pas pour autant qu'elle soit illusoire. Un nombre important de choses autour de nous sont précisément des constructions sociales, ce qui ne conduit pas à nier leur existence ; nous pouvons penser ici, avec Bonilla-Silva, à des catégories comme celle de genre (*gender*) ou de classe sociale². Ce même chercheur note que le racisme contemporain aux USA se caractérise par une « cécité aux couleurs » (*color blindness* ; daltonisme) ; en conséquence, l'interdiction de parler des différences entre les ethnies empêche toute réflexion qui pourrait effectivement améliorer la situation existante.

En France, cette interdiction de la prise en compte de la catégorie d'« ethnie » (qui semble correspondre à la « race » au sens anglais du terme) dans les statistiques est encore plus généralisée. Elle ne s'exprime pas seulement au niveau individuel (celui où s'exerce la « cécité aux couleurs »), mais également, et avant tout, au niveau institutionnel. Elle suscite pourtant des protestations et des études qui appellent à réexaminer cette question³. Comme cela a été noté plus haut, voir dans la Constitution française un obstacle à cela est une erreur, et ce à plus d'un titre, comme le notent les auteurs de la lettre publiée dans *Le Monde* du 23 mars 2007⁴, et comme le répète Pap Ndiaye depuis plusieurs années. Et il ne s'agit pas ici d'opposer au discours des principes un discours pragmatique, mais bien de prendre au sérieux les principes de la Constitution et de leur permettre d'exercer leur rôle normatif en conduisant la réalité à s'y conformer. Autrement dit, la France se trouve dans une situation bien difficile en s'interdisant toute réflexion sur les ethnies en vertu de la conviction de « l'inexistence des races ». Cette conviction devient

¹ L. Faucher, « Que sont les races ? Essai de métaphysique appliquée », in *Les Cahiers du LANCEI* 2005-04, pp. 1-32.

² E. Bonilla-Silva, *Racism without Racists : Color-Blind Racism and the Persistence of Racial Inequality in the United States*, Rowman & Littlefield Publishers, Inc., 2003, p. 9.

³ Cf. le rapport de l'Institut Montaigne, *Les Oubliés de l'égalité des chances*, 2004 ; aussi, le livre d'Alain Renaut qui propose une version de discrimination qui parvient à ne pas mettre en œuvre des « quotas » (*Égalité et discriminations*, Seuil, 2007).

⁴ Cette lettre, « Statistiques contre discriminations », signée entre autres par Alban Bensa (anthropologue), Elsa Dorlin (philosophe), Didier Fassin (sociologue) et bien d'autres, a été une réponse à une autre, parue un mois plus tôt dans *Libération* : « Engagement républicain contre les discriminations », Jean-François Amadiou, Patrick Weil, Dominique Sopo, Samuel Thomas, Mouloud Aounit, *Libération*, 23 février 2007.

pourtant dogmatique, car même si les races au sens entendu par le raciste n'existent pas, l'artefact qu'elles constituent est devenu paradoxalement un des seuls outils dont disposent les sciences sociales et les politiques publiques pour lutter contre le racisme. Au lieu d'instaurer une égalité entre les gens de toutes les origines ethniques, cette interdiction ne fait que cacher non pas la couleur de la peau, mais l'histoire de ces ethnies (l'histoire de l'esclavage et des formes de discrimination raciale), parfois pénible à assumer.

Xénophobie vs racisme

Le 17 mars 2007, le *New Scientist*, une des revues de vulgarisation scientifique les plus célèbres au monde, consacrait une partie de sa couverture à la question des préjugés, au fait de concevoir les autres en parlant de « nous » et d'« eux ». Mark Buchanan y écrit que « *les scientifiques suggèrent que [...] le préjugé fait partie de la nature humaine* »¹ ; il est alors normal de juger les autres relativement à leur apparence, au contenu de leurs bibliothèques, à la façon dont ils parlent. Les racines de l'animosité et de la haine entre les groupes vont, selon l'auteur, très loin. Selon Lawrence Hirschfeld cité dans l'article, tous les enfants âgés de trois ans et plus « *attribuent de l'importance à la couleur de la peau* », et « *semblent croire que la race est plus importante que toutes les autres différences physiques dans la détermination du genre de personne que l'on est* »². Il semble pourtant abusif de dire qu'il s'agit ici de la « race », car les enfants remarquent la couleur qui est sans surprise la différence la plus flagrante entre eux. Parler de la conscience des différences raciales est ici tout à fait déplacé, car tout ce que ces enfants stigmatisent éventuellement est *une différence palpable*, et si une discrimination a lieu, elle n'est pas fondée sur un « racisme », mais bien sur l'instinct enfantin de méfiance face à l'inconnu. En conséquence, l'objet étudié par Hirschfeld n'est pas le « racisme » (il ne prétend pas d'ailleurs qu'il en est ainsi), mais la peur ou l'aversion à l'égard de l'inconnu, qui peuvent être, pourquoi pas, universelles. Dans ce cadre, les catégories de discrimination varient en fonction du facteur unifiant le groupe. Ainsi, un groupe d'enfants qui se connaissent et qui viennent par exemple des familles aisées sera hostile à l'égard d'un groupe d'enfants mal habillés et négligés, et cela indépendamment de la couleur de leur peau. Sans faire d'expérimentations sur ce champ, j'avance cette thèse par une analogie avec ce qui est facilement observable parmi les adultes. Des conclusions similaires sont proposées par Rob Boyd, anthropologue américain, qui attire notre attention sur notre propre tendance à adopter ce comportement discriminatoire qui nous aide à trouver plus facilement ceux qui ont les mêmes

¹ M. Buchanan, « Born Prejudiced », in *New Scientist*, 17 mars 2007, p. 41.

² *Idem*, p. 42.

attentes que nous et dont le comportement sera prévisible ; « dans le monde moderne, la couleur est simplement prise à tort pour un tel indice »¹. Dans un contexte plus général, Luc Faucher note bien qu'« il est possible d'imaginer que les jeunes hommes noirs inspirent la peur, alors que les femmes noires inspireraient une autre émotion (non liée à la peur) »². Ce qui veut dire que la peur à l'égard de ces jeunes hommes de couleur dont il est question est ici une émotion tout à fait secondaire et apprise : elle se fonde sur l'image des Noirs véhiculée par les médias et par d'autres sources d'information. La question de savoir si cette image est biaisée ou pas est sans doute intéressante, mais il n'est pas nécessaire de la poser ici car ce qui nous intéresse est le caractère concret, socialement et historiquement inscrit, des réactions proprement racistes.

En conséquence de l'article du *New Scientist*, certains commentateurs ont constaté qu'au fond nous sommes « tous racistes », en confirmant ainsi les intuitions de Jacques Lacan. Je pense toutefois qu'ici, encore une fois, on devrait se pencher sur l'histoire bien particulière du racisme contemporain qui n'a pas ses origines dans ce phénomène vague de « nature humaine », mais dans les actions politiques et économiques perpétrées par les pays de culture européenne. Il ne s'agit pas ici de susciter la culpabilité de ces pays, mais de cerner le problème concret et d'en esquisser les solutions. Celles-ci n'advieront pas grâce à la découverte et l'éradication du « gène du racisme », car il a autant de réalité biologique que le « gène du R.M.I. » ou que le « gène de la femme battue ».

Le racisme infantilisé

Il y a quelques années, Tahar Ben Jelloun publia un livre dont la popularité mérite que l'on consacre un moment d'analyse aux thèses qu'il y propose : *Le Racisme expliqué à ma fille*³. Plusieurs de ses thèses semblent fausses ; il me semble alors qu'il ne faut pas rester indifférents devant elles seulement parce qu'elles sont fondées sur des sentiments sans doute nobles, comme la lutte contre le racisme. Je crains que la faiblesse épistémologique de certaines de ces thèses ne puisse nuire considérablement aux idées qu'elles défendent.

Pour l'auteur, le racisme « consiste à se méfier, et même à mépriser, des personnes ayant des caractéristiques physiques et culturelles différentes des nôtres »⁴. Le raciste « souffre d'un complexe d'infériorité ou de supériorité. Cela revient au même puisque son comportement, dans un cas comme dans l'autre, sera du mépris ». Et notre méfiance naturelle à l'égard de ce qui est

¹ Cf. M. Buchanan, *op. cit.*, p. 43 ; notons également l'ouvrage de P. J. Richerson et R. Boyd, *Not By Genes Alone: How Culture Transformed Human Evolution*, Chicago, University of Chicago Press, 2005.

² L. Faucher, « La peur, les races et les maux moraux », à paraître, 2008.

³ T. Ben Jelloun, *Le Racisme expliqué à ma fille*, Éd. du Seuil, 1997.

⁴ *Idem*, p. 11.

nouveau, nous conduit à avoir peur de l'autre, parfois, ajoute Ben Jelloun, sans raison. Le raciste a alors « *peur de l'étranger, celui qu'il ne connaît pas, surtout si cet étranger est plus pauvre que lui. Il se méfierait plus d'un ouvrier africain que d'un milliardaire américain* ».

Autrement dit, le fait qu'un employeur ne donne pas de travail à une personne de couleur (à compétences égales) serait lié à la peur d'une menace de la part de l'étranger. Il donne pourtant le même travail à une Polonaise, même si à la question « Comptez-vous revenir un jour en Pologne ? » celle-ci répond « non ». Il est évident que les motivations racistes dans de nombreux cas de ce type sont liées à des sentiments bien autres que la peur. Il s'agit là des sentiments proprement racistes, fondés sur la conviction de l'existence de la hiérarchie des races, ou, si on n'aime pas ce terme, des ethnies ; ce sont eux qui entraînent les comportements discriminatoires. L'employeur fonctionne dans ce type de cas dans l'ombre des préjugés raciaux divers, et ce sont ceux-ci qui l'empêcheront de proposer un emploi à une personne de couleur. Je souligne ici qu'en parlant du racisme, je ne pense pas aux organisations extrémistes, qui ne sont socialement pas pertinentes ; je pense au racisme des gens qui professeraient rarement un discours sur l'inégalité des races¹.

Faire disparaître cet état de choses ne passe pas par une infantilisation du raciste (« pauvre raciste qui a toujours peur de l'autre »), mais bien par des actions qui prouveront la fausseté de la position raciste. Les actions possibles sont simples : il faut prendre en compte le fait qu'il existe à présent des personnes qui sont défavorisées en ce qui concerne leur éducation et, en conséquence, leur position socio-économique. On identifie ces personnes le plus souvent par le critère d'habitation (elles habitent en « banlieue »), et par leur couleur (leurs parents, ou elles-mêmes sont nés en Afrique). Une partie de ces personnes a besoin d'aide pour devenir des contre-exemples aux préjugés racistes, et le seul outil social qui joue jusqu'à présent, tant bien que mal, le rôle de cette aide, est l'action affirmative dans des institutions éducatives (appelée en France « discrimination positive », à tort à mon avis), telle qu'elle est, par exemple, pratiquée par l'Institut des Sciences Politiques² depuis peu. La création d'une élite intellectuelle, politique et économique noire et arabe ainsi qu'issue des réelles classes moyennes dans les pays européens est le seul moyen de lutter contre le racisme, et c'est sur cela que l'on devrait concentrer les efforts, non pas sur le raciste lui-même.

Sans doute, il y a des personnes qui diront, comme le suggère Ben Jelloun,

¹ Cf. les ouvrages cités d'E. Bonilla-Silva (2003) & de L. Blum (2002).

² IEP d'abord de Paris (2001) et puis de Strasbourg (2006), a signé des conventions avec les lycées classés « zones d'éducation prioritaire » qui créent la possibilité d'accéder à cette école par une voie où l'on prend davantage en compte les capacités à travailler de façon indépendante que le capital culturel. Cette décision n'a pas été accueillie unanimement, certains craignaient la dévalorisation du diplôme ou l'abaissement du niveau.

que « *Ma race est belle et noble ; les autres sont laides et bestiales* »¹. Elles seront toutefois très peu nombreuses, et pour elles, effectivement, mes analyses ne valent guère. Le racisme qui nous intéresse ici est bien plus répandu, et constitue un réel problème social pour les personnes de couleur ; il ne se reconnaît souvent pas comme tel. Comme j'ai essayé de le montrer, le racisme ordinaire, celui auquel sont confrontés les chercheurs d'emploi et ceux qui n'arrivent pas à trouver un logement, est fondé sur quelque chose de contingent, sur des généralisations faites à partir des observations, sur des statistiques. Il peut être condamné par la loi (il l'est d'ailleurs, fort heureusement), mais cette condamnation ne suffit pas pour changer la conscience sociale. Aujourd'hui, dans les pays occidentaux, les personnes de couleur occupent réellement des postes moins marquants socialement que les personnes blanches, sont en moyenne moins bien éduquées, et, comme le montrent entre autres les statistiques britanniques, sont plus souvent en prison². Ces caractéristiques sont attribuées à leur couleur de peau, d'où la conviction d'un lien étroit entre la couleur et la difficulté de se retrouver socialement. Les origines de ce lien rapidement esquissées plus haut sont liées à l'histoire de la colonisation. Elles sont historico-sociales, et il est en conséquence possible d'envisager la disparition du lien cité par la modification des facteurs exogènes. Il en est autrement avec l'autre des positions hostiles à l'égard d'un groupe social, l'antisémitisme.

2. Antisémitisme

Les origines de l'irrationalisme

Nous l'avons vu, le racisme est inscrit dans l'histoire des peuples des États colonisateurs. De son côté, la peur universelle de l'autre mentionnée dans un des paragraphes précédents semble être un phénomène propre aux communautés qui vivent à l'écart des autres, qui n'entrent pas souvent en confrontation avec ce qu'elles ne connaissent pas. Comment expliquer alors l'apparition de la peur des Juifs en Europe Occidentale, le continent qui les connaissait depuis des siècles et qui vénérât un fils de Dieu Juif ? L'antisémitisme est plus difficile à cerner du point de vue historique et social, il diffère essentiellement du racisme, et il nous faut explorer d'autres champs pour le comprendre. Contrairement aux motivations historiquement ancrées, donc exogènes, qui ont donné sa force au racisme (la nécessité de justifier

¹ T. Ben Jelloun, *op. cit.*, p. 26.

² La population noire, qui constitue 2,8% de la population britannique, correspond à 13,5% de la population carcérale (« Statistics on Race and the Criminal Justice System – 2005 », <http://www.homeoffice.gov.uk>). Notons l'existence depuis plusieurs décennies d'un débat autour de l'interprétation de ces statistiques.

« rationnellement » le comportement inhumain à l'égard des personnes de couleur), les motivations de l'antisémitisme contiennent, semble-t-il, plus d'éléments endogènes, ou psychologiques.

Le terme même d'antisémitisme fut inventé par Wilhelm Marr en 1873 environ ; il nommait au moyen de ce mot un traitement « raciste » des Juifs, un traitement qu'il encourageait par ailleurs¹. La théorie était née au XVIII^e siècle, mais sa vraie élaboration ne se fit qu'à la fin du XIX^e ; on peut la faire remonter jusqu'au mythe de la race aryenne. Elle considérait les Juifs comme une race effectivement séparée. Il s'agit là d'un antisémitisme étroitement lié au christianisme, qui n'est pourtant pas homogène. Les stéréotypes n'ont pas été réitérés, car ils ont subi une modification radicale vers la fin du Moyen Âge (au milieu du XIII^e siècle). Auparavant, dans un monde où la diplomatie n'était pas encore de rigueur, si les Juifs étaient détestés, ils l'étaient dans la même mesure que les autres étrangers. Selon Gavin Langmuir, ce n'est qu'au XIII^e siècle que l'on voit apparaître un antisémitisme du même type que l'antisémitisme moderne, fondé non pas sur l'hostilité ethnique ou sur l'observation empirique mais sur quelque chose d'irrationnel. Les racines de cette attitude vont alors jusqu'aux croyances médiévales, selon lesquelles les Juifs – cannibales ou présentés comme des vampires – auraient organisé des cérémonies sacrificielles avec le sang chrétien. Cette croyance n'est fondée sur rien et doit être considérée, faute de preuves quelconques, comme une fiction. L'hostilité d'Hitler n'est qu'un prolongement de cette attitude². Cette prétendue capacité des Juifs à organiser le monde de façon à nuire aux non-Juifs a été pendant des siècles la source de croyances non seulement dans des rites extraordinaires qu'ils entretiendraient, mais également dans des complots qu'ils élaboreraient pour gouverner le monde. En témoigne la popularité consternante du faux *Protocoles des Sages de Sion*³, pamphlet considéré par Hitler comme un document historique⁴.

Poliakov, Delacampagne et Girard distinguent l'anti-judaïsme médiéval de l'antisémitisme, celui-ci étant selon ces auteurs uniquement une lutte contre ceux qui ne voulaient pas adopter la foi chrétienne et se voulant purement religieux⁵. Ils disent ensuite quelque chose de troublant, contre quoi toute notre

¹ Cf. G. I. Langmuir, *Toward a Definition of Antisemitism*, Berkeley (Cal.), Oxford (Engl.), University of California Press, 1990, p. 311.

² *Idem*, p. 17.

³ Le texte est une adaptation du *Dialogue aux enfers entre Machiavel & Montesquieu* de Maurice Joly (1864), un pamphlet visant à attirer l'attention sur la façon dont Bonaparte étend dangereusement son pouvoir en France ; il a été composé, au début du XX^e siècle, par Mathieu Golovinski (travaillant pour le Tzar), pour lutter contre les changements politiques et les « Juifs-bolcheviques ».

⁴ Dans le chap. 11 du premier livre de son *opus magnum*, Hitler écrit, face aux preuves de la fausseté de ce texte, que le fait même qu'elle soit dénoncée avec autant de persistance constitue une preuve de plus de sa vérité. Sa thèse devient alors circulaire, et irréfutable.

⁵ Poliakov, Delacampagne, Girard, *op. cit.*, p. 46.

analyse se tourne : « Au XIX^e siècle, le judaïsme en vint à être considéré comme une race, la race "sémitique", de qualité inférieure. Les réussites des Juifs, émancipés par la Révolution française, dans divers domaines de l'existence, suscitaient de nombreuses jalousies »¹. Comment des êtres prétendument inférieurs peuvent-ils être considérés comme objets de jalousie ou, enfin, comme une menace ? Si certaines sources pouvaient effectivement proclamer l'infériorité des Juifs, ces déclarations ne peuvent pas être prises à la lettre. C'était probablement un ajout qui correspondait bien à des idées nationalistes très en vogue au XIX^e et au début du XX^e siècles : puisque la pureté de la race ou de la nation était conçue comme une valeur, alors nécessairement les Juifs devaient être caractérisés comme le contraire de cela, notamment parce qu'ils vivaient dans des communautés closes et hermétiques. En conséquence, ils se voyaient attribuer un nombre de caractéristiques que l'on réunissait non pas en vertu de leur cohérence, mais bien en vertu de la négation de tout ce qui était considéré comme bon.

La haine des Juifs avait, et a toujours, une force unificatrice. Les communautés, soit pour éviter d'affronter les vrais problèmes, soit faute de pouvoir seulement les discerner, aiment s'allier face à un mal identifiable et menaçant². On le voit dans la thèse de Pierre Sorlin *La Croix et les Juifs*, où l'église catholique en voie de désintégration se concentre, à la fin du XIX^e siècle, autour du « problème juif »³. On le voit également à la fin du XX^e et au début du XXI^e siècles en Pologne, où la partie intégriste de l'Église catholique, réunie autour de la Radio Maryja, soude la population rurale sans repères dans le monde après la chute du régime pro-soviétique, autour des idées antisémites et d'une *Weltanschauung* unifiée par la peur des Juifs et des communistes.

Pour Hitler, les Juifs n'étaient pas, avant tout, un objet de mépris, mais de peur. Il fut persuadé d'un côté de l'existence d'une homogénéité ethnique du peuple juif (dans un passage de *Mein Kampf*, il regrette l'absence de cette homogénéité chez les Allemands), et de l'autre du fait que leur comportement particulier, lié à l'envie d'être relativement coupés des autres membres de la société, est guidé par l'idée de vouloir « remporter la victoire sur les peuples de ce monde ». Il associe le prétendu projet de la domination juive sur le monde au projet du communisme international (cette idée devait être particulièrement

¹ *Ibidem*, p. 82.

² Pierre-André Taguieff, dans le cadre de la discussion autour du mythe du « complot juif », note que « le mythe conspirationniste porté par les Protocoles [des Sages de Sion] est structuré par un dualisme manichéen : il montre à l'œuvre les forces du mal, en lutte contre celles du bien. Le mythe de la conspiration juive désigne clairement l'incarnation du mal : le "Juif [p. 14] international". Il donne ainsi une cible et un objectif aux mobilisations qu'il peut initier : en dévoilant le complot juif contre les peuples, les Protocoles indiquent leur devoir à tous les peuples. Les mobilisations contre les Juifs sont converties en un devoir sacré : il faut purifier la terre des "ennemis de la race humaine". » (in *Les Protocoles des Sages de Sion I*, études et documents sous la direction de P-A. Taguieff, Paris, Berg International, 1992, p. 13-14.)

³ Cf. Poliakov, *Delacampagne*, Girard, *op. cit.*, p. 84.

consternante pour Milton Friedman, soit dit en passant), dont les idées furent diffusées dans la presse lue par le jeune Adolphe à Vienne sous des noms majoritairement juifs. Savoir si ces noms étaient effectivement majoritairement juifs reste une question à laquelle je ne saurais guère répondre, faute de données ; qui plus est, la réponse n'apporterait probablement rien à la présente enquête. Ce qui nous intéresse ici est de voir que les motivations d'Hitler telles qu'elles étaient exprimées dans le livre cité¹ laissent croire qu'il considérait les Juifs comme un peuple extraordinairement puissant et soudé, guidé depuis des millénaires par un projet secret de gouverner le monde ; il croyait également que le moment de l'apocalypse (de la prise du pouvoir) était proche. Cet ensemble de croyances est proprement délirant et fondamentalement différent de celles du raciste.

Au début de son ouvrage sur l'antisémitisme, Arendt examine deux types de théories explicatives de l'antisémitisme : la première attribue aux Juifs le rôle de boucs émissaires, et la seconde se contente de constater une haine éternelle, un élément quasiment naturel dans l'histoire de l'homme. Les deux théories, note-elle, assument la non responsabilité des Juifs, elles les considèrent comme de parfaits innocents, ou, au pire, refusent d'entrer dans la discussion en ce qui concerne l'histoire juive, donc des aspects historico-sociologiques de cette problématique². Elle suggère alors, comme de nombreux penseurs juifs d'autres époques (pensons ici à Bernard Lazare) l'existence d'origines historiques cohérentes de l'hostilité à l'égard des Juifs. Ce point de vue ne peut pas être négligé dans l'étude de l'histoire des Juifs ou même dans l'histoire de l'antisémitisme ; il semble pourtant qu'il ne participe pas de façon satisfaisante à la compréhension de la vivacité du mythe selon lequel les Juifs kidnappent ou tuent les enfants chrétiens pour utiliser leur sang dans l'élaboration du matza. Cette dernière croyance fait partie de ce que Gavin Langmuir qualifia de *chimerias*³, terme repris entre autres par David Norman Smith :

Les chimerias, aussi bien maintenant que dans la mémoire de l'histoire, sont, du point de vue qualitatif, tellement contraires à la réalité qu'elles la nient, pleinement et abstraitement. Elles ont une relation antithétique à la vérité, elles n'en sont pas une distorsion⁴.

Les origines du problème ne se trouvent pas, à notre avis, dans les circonstances historiques objectives qui donneraient un certain sens à

¹ Les commentateurs ont pris soin de nous mettre en garde contre une lecture naïve de ce texte ; je pense toutefois qu'il rend fidèlement les convictions de l'auteur.

² Cf. H. Arendt, *Sur l'antisémitisme*, Paris, Éd. du Seuil, 1972.

³ Cf. Langmuir, *op. cit.*, plus particulièrement le dernier chapitre.

⁴ D. Norman Smith, « The Social Construction of Enemies: Jews and the Representation of Evil », in *Sociological Theory* 14, (1996), pp. 203-240, p. 225.

l'antisémitisme. En suivant les pas de Théodore Adorno, il semble que l'on puisse parler de ce qu'il qualifie de caractère « fonctionnel » de l'antisémitisme¹. Ce philosophe a mené, quelques années après la guerre, une recherche consistant à faire des interviews autour du « problème juif » (« Pensez-vous qu'il existe un problème juif ? », etc.) La recherche en question avait pour objectif de comprendre les motivations de l'antisémitisme, les possibilités de son éradication ou disparition, les besoins auxquels il répondait. Ainsi, Adorno conclut son investigation en notant que l'antisémitisme est moins « dépendant de la nature de l'objet que des désirs et des besoins psychologiques du sujet »².

Contrairement au racisme, l'antisémitisme n'est pas fondé sur une croyance qui se veut scientifique, et qui peut éventuellement être réfutée à l'aide d'outils scientifiques³. Mais la distinction sur laquelle j'insiste, celle entre le racisme et l'antisémitisme, ne devrait pas cacher que l'idéologie nazie n'épousait pas uniquement le second mais également le premier des maux étudiés. Hitler était convaincu de l'infériorité de certaines « races », en particulier des Slaves, des Tsiganes et des Noirs⁴. Leur reproduction n'était pas envisagée, leur extermination n'était pas choquante, on ne leur accordera guère de soins ni d'éducation qui dépasserait la capacité à lire et à écrire⁵. Par ailleurs, pour renforcer la haine des Juifs, un vocabulaire raciste très violent a été également utilisé pour parler de cette population. Nous noterons toutefois qu'il n'est venu que tardivement par rapport aux discours imposant la peur du Juif tout-puissant qui contrôle le monde.

En suivant les pas d'Arendt, on peut tenter de chercher, dans l'histoire des Juifs, des raisons pour lesquelles ce furent précisément eux, et non pas une autre communauté, qui devinrent les victimes de cette passion étrange. Trouver ces raisons n'explique toutefois pas entièrement le phénomène de l'antisémitisme, car il est avant tout nourri par un certain besoin humain de chercher une agentivité cachée et univoquement déterminable derrière les choses dont les explications complexes sont difficiles d'accès.

¹ T.W. Adorno, E. Frenkel-Brunswik, D. J. Levinson, R. Nevitt Sanford *The Authoritarian Personality*, New York, Harper & Brothers, 1950, pp. 609-611.

² *Idem*, p. 609.

³ Le problème semble plus difficile dans la mesure où l'utilisation de la science par ceux qui voulaient prouver la prétendue hiérarchie des races, était, comme nous l'avons dit, idéologisée, car aux services des besoins politiques, ce qui la rendait précisément non-scientifique, car la science ne se préoccupe guère de la hiérarchisation valorisante.

⁴ Cf. le film *Hitler's Forgotten Victims* de David Okuefuna, Afro-Wisdom Productions (1997).

⁵ Cf. la lettre d'instruction de Martin Bormann (secrétaire de Hitler, dirigeant de la chancellerie du NSDAP) à l'un des idéologues du nazisme Alfred Rosenberg, datée du 23 juillet 1942 ; citée dans Poliakov, Delacampagne & Girard, *op. cit.*, p. 97.

L'interrogation du côté de la psychiatrie

La thèse défendue ici consiste en effet à dire que l'antisémitisme a ses origines dans la sphère de la psychologie individuelle et sociale. Et puisque la psychiatrie et la psychanalyse se sont penchées sur le « cas Hitler », il semble intéressant de recenser quelques aspects de cette recherche, bien que je manque d'outils pour juger de leur validité. La tentative la plus connue date de 1943 et fut effectuée par Walter Langer à la demande du Bureau des services stratégiques (publié en 1972 sous le titre *The Mind of Adolf Hitler*). Depuis, plusieurs ouvrages ont suivi. Les symptômes qui sont notés par quasiment tous ceux qui se sont penchés sur la question indiquent les troubles du type paranoïaque. La paranoïa n'est pas une entité psychiatrique autonome¹. De nombreux troubles paranoïaques partagent une même caractéristique : la méfiance à l'égard du monde et le sentiment du sujet malade de se trouver seul face à un monde hostile. Sans doute, comme le note Mortimer Ostow, « *les sentiments antisémites ne peuvent pas être corrélés à une entité psychopathologique, ni à un complexe psychodynamique quelconque parmi ceux que l'on rencontre habituellement* »². Il est toutefois difficile d'ignorer un ensemble de symptômes récurrents apparaissant chez les antisémites avérés ou chez ceux qui, comme John Nash, manifestent des comportements antisémites uniquement lors des phases très actives de leur maladie³.

Ajoutons quelques mots ici au sujet des découvertes récentes de la psychiatrie, qui ne sont pas sans lien avec notre question. Cette discipline connaît apparemment de mieux en mieux un phénomène connu sous le nom de « biais contre les preuves infirmantes » (*bias against disconfirmatory evidence*) ; ce biais, perçu comme étant une composante propre à des délires schizophréniques, existe non seulement chez les sujets diagnostiqués comme malades, mais bien chez les sujets chez qui l'on n'a pas observé de croyances délirantes particulières⁴. En témoignent les travaux de Steffen Moritz et de Todd S. Woodward, repris et étudiés par d'autres chercheurs. Cela conduit à supposer qu'il existe, de façon tout à fait répandue et indépendante des circonstances historiques, une tendance à résister aux contre-preuves, qui nourrit en nous,

¹ Dans le manuel classique de la psychiatrie anglo-saxonne, *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders IV* (1994), la paranoïa apparaît soit en tant que partie du type paranoïde de la schizophrénie (PS ; axe I), soit en tant que trouble de personnalité paranoïde (PPD ; axe II) ; ce qui se trouve « entre » ces deux maladies sont des délires (*delusional disorder*, DD, axe I). Cf. T. Million, P.H. Planey, R.D. Davis (éd), *Oxford Textbook of Psychopathology*, Oxford, OUP, 1999, p. 339. Selon la nomenclature française, elle appartient aux troubles non-dissociatifs, en se détachant alors de la schizophrénie.

² M. Ostow, « Myth And Madness: A Report Of A Psychoanalytic Study Of Antisemitism », in *International Journal of Psycho-Analysis*, 77 (1996), pp. 15-31, p. 27.

³ « Mind subject denies anti-Semitism », *bbc.co.uk*, 15 mars 2002.

⁴ T. S. Woodward, L. Buchy, St. Moritz, M. Liotti, « A Bias Against Disconfirmatory Evidence Is Associated With Delusion Proneness in a Nonclinical Sample », in *Schizophrenia Bulletin* 2007.

dans différents domaines de la vie, une forme de personnalité paranoïde. Elle est plus ou moins développée, mais elle tend toutefois à chercher un facteur unificateur qui permet d'expliquer les phénomènes observés en évoquant des mécanismes cachés. Cette tendance ne doit pas être confondue avec un regard critique, prôné dans ce contexte par Charles Pigden¹, car ce dernier permet effectivement de ne pas accepter immédiatement toute explication des phénomènes qui nous paraissent problématiques. Toutefois la présence latente de cette tendance à expliquer le monde à l'aide d'un facteur unique constitue un fondement très fertile de l'antisémitisme, ou de tout autre sentiment de ce type, comme la peur des Templiers qui garderaient le secret du Christ.

Conclusion

La thèse défendue tout au long du présent texte peut alors se résumer à l'idée selon laquelle l'antisémitisme n'est pas un racisme. J'ai essayé de défendre cette distinction car elle me paraît essentielle pour comprendre la nature de ces phénomènes sociaux. Le racisme, nous l'avons vu, a des origines historico-politiques clairement identifiables (contexte de colonisations, besoin d'une idéologie ayant des apparences de scientificité pour établir la hiérarchie des peuples), et ne constitue pas une des variations possibles de la xénophobie, mais une construction sociale. Dans ses différents versants, il maintient juste que certaines personnes, identifiables dans la plupart grâce à leur apparence, sont moins humaines (ici, les critères de l'humanité peuvent varier en fonction de période) que le peuple représenté par le raciste. En conséquence, il est autorisé à les traiter moins bien que l'on traite les représentants de sa propre espèce. L'antisémitisme est une attitude caractérisée par une peur irrationnelle (n'étant pas étayée par des faits quelconques) de l'existence d'une intelligence collective, vicieuse et manipulatrice, attribuée à un peuple entier qui constitue une menace constante pour celui qui s'oppose à lui. Il entraîne bien plus que la xénophobie, celle-ci étant « naturelle », car il interprète toute réfutation comme une preuve indirecte de manipulation.

Si les distinctions proposées ici sont justes, je pense que le racisme dans sa forme actuelle, i.e. celle qui a évolué après l'époque de l'esclavage, ne joue aucune fonction sociale « utile », il ne crée pas de sentiment d'unité parmi les racistes, il ne les rassure nullement. De plus, les épiphénomènes qui le font survivre (c'est-à-dire le niveau socioculturel en moyenne moins bon chez les personnes de couleur) sont éliminables, et cela par exemple grâce au moyen que nous avons cité, comme des formes diverses de l'action affirmative. Je pense en conséquence que la lutte contre le racisme passe par les actions qui éliminent les résultats des siècles de politique raciste. En ce qui concerne l'antisémitisme,

¹ C. Pigden, « Conspiracy Theories and the Conventional Wisdom », in *Episteme*, n° 4 (2007).

étant donné son fonctionnement et ses origines, il me paraît bien plus difficile à faire disparaître. Ici, l'éducation peut être un des outils de lutte contre les biais cognitifs par la formation d'esprits sensibles aux exigences de scientificité. C'est pourtant une indication bien vague et inefficace contre ceux chez qui l'antisémitisme renforce les troubles mentaux existants. Néanmoins, comprendre les distinctions que nous venons de dresser libère ce champ de réflexion de la figure mystérieuse et trompeuse de la « peur de l'autre » qui prétend parfois à la fois expliquer et justifier les attitudes dont nous avons parlé. Gardons alors à l'esprit ces difficultés, tant théoriques que pratiques, qu'il y a à considérer toute forme de discours xénophobe ou discriminatoire comme fondée sur une seule entité facilement identifiable.

Bibliographie

- Adorno T.W., Frenkel-Brunswik E., Levinson D. J., Nevitt Sanford R., *The Authoritarian Personality*, New York, Harper & Brothers, 1953.
- Appiah K. A., *In My Father's House : Africa in the Philosophy of Culture*, New York, Oxford University Press, 1992.
- Arendt H., *Sur l'antisémitisme*, Paris, Éd. du Seuil, 1972.
- Banton M., « Racism », in E. Cashmore, *Encyclopedia of Race and Ethnic Studies*, London & New York, Routledge, 2004.
- Ben Jelloun T., *Le Racisme expliqué à ma fille*, Paris, Éd. du Seuil, 1997.
- Blum L., « I'm not a racist, but... » : *The Moral Quandary of Race*, Ithaca, Cornell University Press, 2002.
- Bonilla-Silva E., *Racism without Racists : Color-Blind Racism and the Persistence of Racial Inequality in the United States*, Rowman & Littlefield Publishers, Inc., 2003.
- Buchanan M., « Born Prejudiced », *New Scientist*, 17 mars 2007.
- Cashmore E. & Jennings J. (éds), *Racism : Essential Readings*, London, Sage Publications, 2001.
- Delacampagne Ch., *Une histoire du racisme*, Librairie Générale Française, 2000.
- Faucher L., « La peur, les races et les maux moraux », à paraître in Ogien R. et Guillaume B. (éds), *Penser la peur*, Paris, La Découverte.
- Faucher L., « Que sont les races ? Essai de métaphysique appliquée », *Les Cahiers du LANCEI* 2005-04, pp. 1-32.
- Gross J-T., *Fear: Anti-Semitism in Poland After Auschwitz*, Random House, 2006.
- Hitler A., *Main Kampf*, Nouvelles Éditions Latines, 1934.
- Lacan J., Conférence du 14 octobre 1972 à l'École belge de psychanalyse, <http://aejcpp.free.fr/lacan/1972-10-14b.htm>.
- Langmuir G. I., *Toward a Definition of Antisemitism*, Berkeley (Cal.), Oxford (Engl.), University of California Press, 1990.
- Loury G. C., « Racial Stigma: Toward a New Paradigm for Discrimination Theory », in *The American Economic Review* 93 (2003), pp. 334-337.

- Million T., Planey P. H., Davis R. D. (eds), *Oxford Textbook of Psychopathology*, Oxford, OUP, 1999.
- Ostow M., « Myth and Madness: A Report Of A Psychoanalytic Study Of Antisemitism », in *International Journal of Psycho-Analysis*, 77 (1996), pp. 15-31.
- Pigden Ch., « Conspiracy Theories and the Conventional Wisdom », in *Episteme*, n° 4, 2007.
- Poliakov L., Delacampagne Ch., Girard P., *Le Racisme*, Paris, Seghers, 1976.
- Renaut A., *Égalité et discriminations*, Seuil, 2007.
- Richerson P. J. et Boyd R., *Not By Genes Alone: How Culture Transformed Human Evolution*, Chicago, University of Chicago Press, 2005.
- Smith D. N., « The Social Construction of Enemies: Jews and the Representation of Evil », in *Sociological Theory* 14, (1996), pp. 203-240.
- Snyder L. L., *Race and History*, Princeton, N.J., Van Nostrand, 1962.
- Taguieff P-A., *La force du préjugé*, Paris, La Découverte, 1987.
- Taguieff P-A., *Les Protocoles des Sages de Sion I*, études et documents, Paris, Berg International, 1992.
- Woodward T. S., Buchy L., Moritz S., Liotti M., « A Bias Against Disconfirmatory Evidence Is Associated With Delusion Proneness in a Nonclinical Sample », in *Schizophrenia Bulletin*, 2007.